



folio  
POLICIER

TOM  
PICCIRILLI

THRILLER

Les derniers  
mots



FOLIO POLICIER



Tom Piccirilli

# Les derniers mots

*Traduit de l'américain  
par Étienne Menanteau*

Gallimard

*Titre original :*  
THE LAST KIND WORDS

© Tom Piccirilli, 2012.  
*This translation published by arrangement with Bantam Books,  
an imprint of Random House, a division of Random House LLC.*  
© Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.

*Couverture : D'après photo © plainpicture /  
Cavan Images / Katja Heinemann (détail).*

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, quadruple lauréat du prix Bram Stoker, Tom Piccirilli s'est surtout illustré dans le domaine du fantastique et de l'horreur. Avec *Les derniers mots*, il a confirmé qu'il excellait également dans l'univers du thriller. Il est mort en 2015, à l'âge de cinquante ans.



*Pour Michelle,  
Jim D'Angelo,  
et Anna Weitzell*



Au fond du gouffre, la peur et l'espoir  
s'équivalent.

RICHARD FORD

Ça m'est impossible, à cause des hor-  
reurs au-dessous d'eux.

BILLY GIBBONS



PREMIÈRE PARTIE

FABRIQUER DES FANTÔMES



Au bout de cinq ans et de trois mille kilomètres, j'attends sous la pluie que l'on prépare mon frère à son propre assassinat.

Il lui reste encore quinze jours à vivre avant qu'on le ligote, puis qu'on lui injecte du poison et que son cœur s'arrête. Comme sur tout le reste, Collie aura là-dessus des sentiments mitigés, je n'en doute pas. D'une part il aura hâte de faire le grand saut, c'est une perspective qu'il a toujours envisagée. D'autre part il étouffera de rage, jouera les martyrs et tremblera de peur.

Je suis sûr que lorsque son heure viendra, il ne bougera pas jusqu'à ce qu'il faille l'attacher. Il réagira alors violemment et s'en prendra à celui qui se trouvera à ses côtés, qu'il s'agisse d'un prêtre ou d'un gardien de prison. On sera obligé de lui donner des coups de matraque, et pendant ce temps-là il rigolera. Le curé, s'il en a encore les moyens, n'aura plus qu'à réciter ses prières d'une voix forte pour couvrir ses imprécations.

J'arrive avec vingt minutes de retard. Le maton de faction refuse d'abord de me laisser entrer, car

il est noté que je ne me suis pas présenté au précédent rendez-vous. Je ne discute pas. Je n'ai pas envie d'être ici. Il lui suffit pourtant de voir que j'ai envie de me tirer pour qu'il se sente tenu de me laisser passer.

Devant la porte de la prison, un autre gardien me regarde de la tête aux pieds, l'air dégoûté. Je décline mon identité, désormais ça me fait tout drôle.

— Terry Rand.

Je vis depuis cinq ans sous un faux nom, ça me donne une chance de m'améliorer, même si je n'ai guère avancé. Je supporte mal de redevenir celui que j'étais auparavant.

Le maton me demande de répéter. J'obtempère. J'ai l'impression d'avoir la langue engourdie. Il m'oblige à lui dire mon nom encore une fois. Je pige.

— Terrier Rand.

Visage impénétrable, il me conduit dans une petite annexe où l'on examine ce que j'ai sur moi, avant de me proposer courtoisement de me soumettre à une fouille au corps. Je veux savoir ce qui se passera si je refuse. Dans ce cas, je ne pourrai pas aller plus loin, m'explique-t-il. Excellente excuse pour faire demi-tour. Je ne lui dois rien, à mon frère. Je pourrais remettre le cap à l'ouest et reprendre la vie que je m'efforce toujours de construire.

Alors même que j'ai décidé de m'en aller, j'ôte ma veste et mes chaussures. Une fois nu je lève les bras, le maton me glisse les mains dans les cheveux, entre les fesses et sous les bourses.

Il examine le chien tatoué qui me barre le côté gauche de la poitrine et cache de vilaines cicatrices. J'en ai récolté une à sept ans, le jour où Collie m'a

piqué méchamment avec la baïonnette d'un soldat de plomb de la guerre d'Indépendance. Ça m'a déclenché une grave infection musculaire, et le médecin a été obligé de me fouailler les chairs. Résultat, tout cet endroit est labouré, tailladé et violacé.

Une autre date de la fois où mon père m'a fait escalader le tuyau d'écoulement d'une maison soi-disant vide. J'avais alors douze ans. Une vieille de soixante-quinze ans s'est emparée d'une lampe Tiffany, ou dans ce genre-là, et m'a fait tomber deux étages plus bas sur un hibiscus. Brisée net, une côte m'a transpercé la peau. Mon vieux m'a ramené à la voiture, où il a enlevé l'esquille à la main, pendant qu'on entendait les sirènes de police se rapprocher. Il a ensuite pris la fuite et roulé comme un fou. Ça m'a laissé une cicatrice marbrée de rouge et grosse comme le doigt.

Quant à la dernière, j'évite d'y penser. J'ai le chic pour ça.

Drapé dans son indifférence professionnelle, le maton se montre courtois, quoique méprisant. Il s'intéresse cependant au tatouage.

— On adore les chiens, chez vous, on dirait.

Je garde le silence. Il inspecte une dernière fois mes vêtements, pour être sûr que je ne cherche pas à glisser quoi que ce soit en douce à Collie. Il me les rend, je me rhabille.

On me conduit dans un parloir, où il n'y a personne. Je m'assieds sur une chaise et attends que l'on fasse venir Collie. Peu importe qu'on soit séparés par une cloison de verre blindé : je ne vais pas lui filer une lame, on ne va pas échanger de poignée de main ni tomber dans les bras l'un de l'autre

après vingt ans de crispation. La seule fois où on s'est touchés, lui et moi, c'était pour se flanquer une raclée. J'ai longuement réfléchi à ce qui m'a amené à prendre la voiture pour revenir dans l'Est. Comment expliquer qu'en dépit de la rancœur et de l'animosité qui existe entre nous je me sois précipité quand il m'a appelé ?

On l'amène. Avec ses entraves, il traîne la patte et n'avance que de quelques centimètres à la fois : il a les mains retenues par une grosse ceinture en cuir et des bracelets aux chevilles, reliés par une chaîne étroite. Il faut un quart d'heure pour le détacher. Les matons s'en vont ; fidèle à son habitude il s'assied à cheval sur sa chaise pivotante.

La prison lui réussit, comme à la plupart des fauves qui se retrouvent derrière les barreaux. Il est en bien meilleure forme qu'il ne l'a jamais été dehors, son bide énorme n'est plus qu'un souvenir et ses gros bras musclés sont striés de veines noires. J'ai cependant du mal à interpréter la lueur qui brille dans son regard, c'est là quelque chose de nouveau.

Les bagarres d'ivrognes lui ont laissé des cicatrices qui, en plus de celles récoltées en taule, posent le personnage. Comme moi, il s'est mis à grisonner avant l'âge. Coupée court mais bien coiffée, sa crinière argentée est parsemée de mèches noires. Je remarque aussi qu'il s'est fait manucurer et soigner le visage, on lui a passé du lait hydratant sur la peau, puis il a eu droit à un gommage et on l'a rasé de près. Décidément les folles de l'aile C pourraient ouvrir à profit un salon à East Hampton en pomponnant les vieilles biques friquées de Long Island.

Comme il doit être exécuté dans quinze jours,

sans oublier qu'il s'est écoulé cinq ans depuis notre dernière entrevue et qu'il y a toujours du tirage entre nous, je m'attendais à ce qu'il nous faille d'abord cogiter avant d'ouvrir la bouche. J'imaginai qu'on se regarderait, qu'on se jaugerait, comme à l'accoutumée, et qu'on verrait chacun ce que l'autre a dans le ventre. On éviterait donc les banalités pour s'en tenir aux sujets brûlants, quels qu'ils soient. Non sans réserve, comme un enfant hésitant, je décroche le combiné et m'éclaircis la gorge.

Tel un prédateur qui se déplace à l'économie, en retenant son énergie, Collie se glisse sur son siège, toque à la vitre, puis attrape le téléphone et ricane. Il regarde ensuite alentour, et en définitive me fixe.

Quand il parle, il adopte d'ordinaire un tempo rapide, très jazz be-bop, quitte à marmonner du coin des lèvres ou à voix basse, comme s'il s'adressait à des gens autour de lui. Cette fois il fait preuve de détermination. Il hoche la tête, sans vouloir vraiment me signifier quelque chose par là, et prend la parole :

— Écoute, maman me déteste, tant pis, mais c'est toi, toi qui lui as brisé le cœur. Tu...

Je raccroche, me lève et m'en vais.

En arrivant devant la porte je m'arrête, car je l'entends cogner sur la cloison vitrée. Du coup les matons s'intéressent à nous. Je lui tourne toujours le dos, j'ai la chair de poule et je suis en nage... Aurait-il dit la vérité ? C'est là sa meilleure astuce, m'amener à m'interroger en permanence. J'ai beau savoir que c'est un stratagème de sa part, chaque fois je tombe dans le piège, c'est plus fort que moi. Mon départ a-t-il rempli ma mère de chagrin ? Je pense

à Dale, ma jeune sœur, qui attend toujours que je lui lise des romans de vampires ; à mon père, désormais assis tout seul sur la véranda ; à mon papy qui perd la mémoire et se raccroche de son mieux à ses souvenirs, maintenant qu'il n'y a plus personne pour se balader avec lui autour du lac en discutant de la meilleure façon de neutraliser les alarmes antivol.

Collie continue à crier et à tambouriner. Je fais encore un pas en avant, tends la main vers le loquet. Ça m'aurait peut-être moins dérangé de le laisser hurler si j'avais fait fortune dans l'Ouest. Si je m'étais marié. Si j'avais eu un enfant.

Mais il ne s'est rien passé de tout cela. Je gonfle mes poumons, pivote sur les talons et retourne m'asseoir. Je décroche le téléphone.

— Mon Dieu, toujours aussi susceptible, soupire-t-il. Je voulais simplement te faire comprendre qu'il faut arrêter de penser à toi et aller voir la famille...

— Je n'irai pas. Pourquoi m'as-tu demandé de venir, Collie ?

Il rit sous cape. Il désigne ensuite la grande baie vitrée sur le côté, qui laisse voir une salle dans laquelle on a disposé quantité de tables longues. C'est tout juste si son regard ne se teinte pas de mélancolie.

— Tu sais, normalement on devrait discuter là-bas. Face à face, dans cette pièce. Te parler comme ça, au téléphone, ce n'est pas ce que je souhaitais.

— Et comment voulais-tu que ça se passe ?

Il sourit et hausse les épaules. Se réveille en moi une foule de questions laissées en suspens. Il n'y répondrait pas, je le sais bien. Mon frère se raccroche à ses secrets, grands ou petits. On est venu l'interroger des dizaines de fois pour écrire des articles

de journaux, des reportages dans les magazines ou des livres, et s'il a donné des détails intimes et horribles, il ne s'est jamais expliqué – ce qui maintenant encore a le don de mettre hors d'eux les tribunaux, les médias et l'opinion publique.

Et moi aussi. Les mots me restent en travers de la gorge, pas moyen d'articuler. Entre nous, les sempiternelles disputes ont fini par s'estomper. Désormais, peu importent les insultes, les pages arrachées, les filles qu'il m'a piquées, ou la façon qu'il avait de se défilier quand une petite arnaque tournait mal et que je me faisais taper dessus à sa place. Beaucoup de sang a dû être versé pour que j'arrive à lui pardonner, si j'y suis effectivement parvenu. Sinon, ce n'est plus qu'une question de jours...

Le soir où il a donné dans la folie sanguinaire, mon frère était au fond de l'abîme, et il n'en est remonté qu'après avoir assassiné huit personnes. Cinq membres de la même famille tués dans le mobile home où ils passaient leurs vacances, un pompiste poignardé dans les toilettes, une vieille tabassée à mort devant une épicerie, une jeune femme étranglée dans un parc...

Personne dans le lot n'a été dévalisé. Il n'a même pas vidé la caisse, à la station-service.

Ce n'est pas notre façon de procéder. Ça ne l'a jamais été. Je repense au Vieux Berger, mon grand-père. Dans l'un de mes plus anciens souvenirs, je le vois nous expliquer au cours d'un repas de Thanksgiving : « Vous êtes tous des voleurs-nés, vous avez ça dans le sang. Moi, on me l'a légué, et ensuite je vous l'ai transmis. » Il s'appêtait alors à découper une dinde que Collie avait piquée au King Kullen.

Collie essaie maintenant le charme, il me montre sa dentition parfaite et observe :

— Ça fait un bail, Terry. Tu as bonne mine. Tu es soigné, et aussi hâlé que si on t'avait plongé dans une cuve de sirop d'érable.

— Je travaille dans un ranch.

— Ah oui ? Mais encore, tu dresses des chevaux, tu voles du bétail, dans ce genre-là ?

— Dans le genre, oui.

— Où ça ? Dans le Colorado, dans le Montana ?

Je n'apprécie pas qu'il me demande ça. Il me tarde de savoir comment il a réussi à me localiser. Ça fait des années que je me suis rangé, je vis désormais sous un faux nom et j'exerce un métier honnête. Je croyais donc avoir brouillé les pistes, mais voilà, il y a quatre jours, après avoir posé des piquets de clôture, j'ai reçu en rentrant un coup de téléphone d'une femme dont la voix ne m'a rien dit, et qui m'a expliqué que Collie avait envie de me voir avant de mourir.

— Tu le sais très bien. Comment m'as-tu retrouvé ?

— J'ai téléphoné.

— À qui ?

— À ton avis ?

Il parlait de gens de ma famille, qui connaît du monde partout dans le milieu. Je m'étais d'ailleurs plus ou moins attendu à ce qu'ils me surveillent. Ils ont dû entrer en contact avec ceux auprès de qui je me suis procuré mes faux papiers, puis me suivre à la trace, pendant toutes ces années. J'aurais dû me douter que mon père ne me laisserait pas filer comme ça.

Reste que cette voix au téléphone n'était pas celle

de quelqu'un que je connaissais. Avait-on percé à jour ma nouvelle identité, me faudrait-il alors tout recommencer, me reconstruire encore une autre vie ? Combien m'en reste-t-il, au fond ?

— Ça me fait plaisir de te voir, Terry. Je suis content que tu sois venu. On a besoin d'un peu plus de temps, toi et moi.

Je n'ai quasiment pas fermé l'œil depuis quatre jours, et je me ressens d'avoir avalé des milliers de kilomètres. Je suis vidé.

— De quoi tu parles, Collie ?

— Reviens demain ou après-demain. Ils t'emmerdent, à l'entrée, je vois ça. Ils te bousculent, ils te fouillent, hein ? S'ils recommencent, dis-leur d'aller se faire foutre.

Il hausse le ton et s'adresse aux matons :

— Un mort en sursis a droit à quelques petits privilèges !

— Écoute, je ne vais pas...

— Prends le temps de t'installer.

— Je n'ai pas envie de m'installer. Je ne reviendrai pas demain, Collie.

— Rentre à la maison, va voir les autres. Je t'expliquerai ce qu'il me faut quand je te reverrai.

Je serre les dents et respire par la bouche.

— Ce qu'il te faut... Je ne vais pas dealer pour toi, je ne vais pas buter quelqu'un dehors pour tes beaux yeux, je ne vais pas adresser une requête au gouverneur. Et je ne vais pas revenir.

Ça déclenche son hilarité.

— Tu es de retour. Tu vas aller voir la famille, car elle te manque. Tu es resté longtemps absent, et tu as fait tes preuves, Terry. Tu es capable de tenir

le coup tout seul. Tu mènes la vie qui te plaît. Tu n'es pas papa, tu n'es pas moi.

Il se colle encore davantage le combiné à la bouche.

— En plus tu les aimes et ils t'aiment. C'est le moment d'aller leur dire bonjour.

Les leçons de savoir-vivre qu'on vous dispense dans le couloir de la mort. Mon Dieu. Ça me soulève le cœur.

Je le regarde droit dans les yeux, pour essayer de découvrir ce que recèle ce visage qui n'a jamais eu de secrets pour moi. Je constate qu'il est rongé par la culpabilité. Collie est superficiel et vindicatif, mais il ne ment pas souvent. Il n'a pas l'habitude de fuir ses responsabilités, quelles que soient les conséquences. Je ne peux absolument rien pour lui.

— Je ne vais pas revenir, lui dis-je.

— Je pense avoir besoin de toi pour sauver la vie de quelqu'un.

— Quoi ?

— Demain après-midi, ou le lendemain, si tu veux. Et cette fois, ne sois pas en retard.

Devant son sourire, je raccroche et pousse un sifflement. La vitre s'embue.

Il me tape déjà sur les nerfs ; il ne lui a pas fallu plus d'un quart d'heure. On n'a pas vraiment discuté. Peut-être à cause de lui, ou bien à cause de moi. Je sens revenir cette douleur étrange.

Je repousse ma chaise, fais quelques pas et m'arrête. Si je me débrouille pour sortir maintenant, sans le lui demander, j'arriverai peut-être à ne plus avoir ça sur le cœur. C'est possible. Ici même. La porte n'est qu'à un mètre. Je peux le faire. Je sais que je peux le faire.

Mais non. J'ai déjà raté l'occasion. J'ai déjà fait demi-tour une fois, et je m'apprête à recommencer. Collie sera évidemment toujours assis, à me regarder et à attendre. Je me retourne, attrape le téléphone, me campe devant la vitre et dis :

— La petite fille, dans le mobile home.

Pendant un instant, on croirait presque qu'il a honte. Il ferme les yeux et dodeline du menton, comme pour essayer de détacher un souvenir et le remplacer par un autre. Il pince les lèvres, marmonne à son auditoire invisible quelque chose que je ne suis pas censé entendre. Après quoi il sourit. Il a retrouvé son calme et sa dureté.

— Soit.

— Bon, parle-moi de ça.

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

— Tu le sais déjà. Je t'écoute.

— Tu veux que je t'explique ce que j'ai fait ?

D'accord, je l'ai tuée.

— Elle avait neuf ans.

— Ouais.

— Pourquoi, dis-moi ?

— Ça te dérangerait moins si elle en avait eu dix-neuf ou vingt-neuf ? Tu es moins perturbé pour la vieille ? Elle avait soixante et onze ans. Je l'ai tuée à coups de poing. Ou bien...

— Je veux savoir pourquoi, Collie.

— Tu ne poses pas les bonnes questions.

— Dis-le-moi, ou alors tu ne me reverras plus.

Son regard glacial s'adoucit. Pas sous l'effet de la honte, mais de peur que je ne le quitte définitivement. Il se passe la langue sur les lèvres et plisse le front, tandis qu'il essaie de me répondre sincèrement.

— Je fabriquais des fantômes, déclare-t-il.  
— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?  
— Je te remercie d'être venu. Sans blague. Reviens demain, Terry, d'accord ? Ou bien après-demain. S'il te plaît.

Je pense à la petite de neuf ans, devant Collie déchaîné. Je sais ce que c'est d'être pris dans la tourmente. J'imagine son rire, la façon dont ses yeux roulaient dans leur orbite quand il l'a forcée à s'allonger à côté de ses parents et de ses frères, puis qu'il lui a braqué un .38 sur la nuque et qu'elle a tourné la tête, terrifiée, avant qu'il ne presse la détente.

Je regagne ma voiture et vomis à deux reprises sur le parking. Je franchis la porte de la prison et attends dans la rue d'apercevoir le gardien qui m'a fait répéter trois fois mon nom.

Il me passe devant dans une voiture de sport rutilante et tellement bien lustrée que c'est tout juste si la pluie ose la mouiller. Pendant une demi-heure je le suis en restant à bonne distance, jusqu'à ce qu'il s'engage dans un nouveau lotissement situé à une dizaine de minutes de la mer.

Il tombe maintenant du crachin. Je le regarde s'arrêter devant une maison jaune à un étage avec un toit à bardeaux récemment posé, et flanquée d'une pelouse bien tondue. Un 4 × 4 est garé dans l'allée, la porte du garage est ouverte. Sur leurs baskets à roulettes, deux petits garçons de six, sept ans sillonnent le trottoir mouillé.

Je vais à la plage, m'assieds et regarde l'océan jusqu'à la tombée de la nuit. Il y a si longtemps que je vis dans un cadre désertique et montagneux que j'en ai oublié les vertus apaisantes de l'Atlantique,

toujours en mouvement, rassurant, sensible à vos faiblesses, plein de miséricorde.

Je me trouve un restaurant, à cinq minutes de la route, et sans regarder au prix je me gave de fruits de mer. Depuis des lustres que je ne me nourris que de steaks et de tex-mex épicé, j'ai l'impression de goûter la cuisine d'un pays étranger. Le homard et les pinces de crabe apaisent mon estomac noué. J'écoute les familles autour de moi, les enfants qui rient et pleurnichent, les parents qui tour à tour font de l'humour, se montrent chaleureux ou bien irritables.

Le vent se lève et il se remet à pleuvoir pour de bon. Des lambeaux détremés de clair de lune irisent la vitre. Je bois un café tous les quarts d'heure jusqu'à la fermeture, puis je retourne m'asseoir sur la plage en attendant la fin de l'averse.

Il ne me faut que trois minutes pour m'introduire à l'intérieur de la villa du maton, puis de la chambre principale où je les regarde, sa femme et lui, se câliner dans leur sommeil. Elle est très jolie, avec sa chevelure ébouriffée qui dans l'obscurité se teinte de reflets cuivrés. Une bretelle de sa chemise de nuit a glissé, sa poitrine s'épanouit dans ma direction.

Je récupère le pantalon du type et lui pique son portefeuille. Il renferme plein de photos de ses enfants. Je quitte la maison et vais le jeter dans les flots. Je n'ai pas envie de son fric, je n'ai pas envie de savoir comment il s'appelle, je n'ai même pas vraiment envie de lui faire du mal. Je voulais juste me mettre à l'épreuve, et je constate que j'ai tout à la fois réussi et raté.

Je suis toujours bon dès qu'il s'agit de chaparder.

Je n'ai pas perdu la main, je ne me suis pas affolé, je n'ai pas fait un bruit.

Voilà cinq ans que je me tiens à carreau, je ne suis même pas passé une seule fois à l'orange en voiture. Ma poitrine me démange. Mes cicatrices me brûlent. Celle que j'ai récoltée lorsque Collie m'a donné des coups de baïonnette. Celle que m'a laissée la côte cassée. Et la plus grande, qui porte la marque des dents de Kimmy, souvenir de la dernière fois où nous avons fait l'amour. Elle m'a mordu si profondément, sous le cœur, qu'elle en a éraflé l'os.

Je roule sous la pluie pour rentrer chez moi, en songeant aux fantômes que j'ai fabriqués...

Mon vieux m'attend sur la véranda. Le reste de la maison est plongé dans l'obscurité, l'averse argentée fait ruisseler des ombres brûlantes dans le jardin, les gouttières tintinnabulent, et le bois déformé gronde comme des amants en colère.

Devant lui, une glacière et un pack de douze bières, dont il a déjà sifflé huit. Il n'est pas soûl. Il reste toujours maître de lui-même, même s'il doit enlever une esquille à son fils...

Kennedy, qui était comme d'habitude couché devant lui, sort tranquillement. C'est un Staffordshire bull-terrier, le petit-cousin du pitbull. Il a maintenant neuf ans, et je vois luire sa truffe grise au clair de lune. Il me reconnaît aussitôt. Dressé sur ses pattes arrière, il m'accueille en haut de l'escalier et me fait la fête. Il est toujours musclé et a toujours aussi mauvaise haleine que dans mes souvenirs. Je le serre dans mes bras et le flatte jusqu'à ce qu'il s'écarte, regagne sa place, tourne sur lui-même et se recouche. En dehors de Collie, il est le seul de la famille à avoir tué quelqu'un.

Mon père m'offre une canette. Nos mains se

touchent brièvement, mais ça suffit. Je le sens encore plein de vigueur. Il m'arrive à peine au menton, mais il est sec et solide. À la lumière jaune de la véranda, je constate qu'il a gardé tous ses cheveux, noirs pour la plupart. J'en ai plus de blancs que lui. Le chien lui-même grisonne moins que moi. Je m'assieds auprès de mon père et bois de l'alcool pour la première fois depuis cinq ans.

Je me doute bien qu'il ne va pas me poser de questions sur Collie. On n'a pas parlé des meurtres au moment de son arrestation, et on n'en discutera pas maintenant. Il en aura très envie, mais il se contrôlera, mon vieux, comme en toute occasion.

Il ne m'interrogera pas sur la vie que je mène depuis que je n'habite plus ici, sauf si c'est moi qui mets ça sur le tapis. Je pourrais être marié, il pourrait avoir des petits-enfants, rien ne dit que je ne suis pas recherché dans toute une flopée d'États, mais non, il n'abordera pas le sujet. Nous sommes tous des voleurs, dans la famille, chacun connaît les autres sur le bout du doigt et respecte leurs secrets. Un exemple de dysfonctionnement poussé à l'extrême.

Il n'empêche que ça le tracasse énormément. Moi aussi. Ça me remplit de remords, alors que ce n'est pas moi qui devrait en éprouver. Ça le ronge autant que ça me ronge. Deux ou trois fois par jour, on reverra soudain cette petite fille, quoi qu'on fasse. On entrera dans une pièce et elle sera là, par terre dans le mobile home, on comprendra alors sa terreur à demi-mot. On se culpabilisera à la place de Collie, qui n'y est pas arrivé, ou n'a pas su en faire part.

Mon père n'a jamais été un voleur bien dans sa peau. C'était un monte-en-l'air efficace, mais il n'a

jamais pu plumer quelqu'un en le regardant droit dans les yeux. Ça lui déplaisait de traiter avec les fourgues et les gangs qui nous ont toujours servi d'interlocuteurs. Il ne volait que pour ramener du liquide à la maison, et pour autant que je sache il ne dépensait quasiment jamais rien pour lui. Il ne vivait pas sur un grand pied et ne frimait pas, préférant rester l'homme humble et discret qu'il était par nature.

Après ma chute de neuf mètres, il s'est tout doucement racheté une conduite. Il a fait de moins en moins de coups, au point d'en venir à ne plus rien commettre d'illégal. C'était de ma faute, je le savais bien, enfin, dans la mesure où on est responsable lorsqu'on a une côte cassée qui vous transperce la peau... Reste qu'il s'est finalement senti obligé de se ranger quand il a eu mon sang sur les mains. Il ne joue pas en Bourse, il va trois ou quatre fois par an dans les casinos d'Atlantic City, et décroche parfois la timbale. Ses frais de déplacement, il les déduit de ses impôts. Aux yeux du fisc, mes oncles et lui sont des joueurs professionnels, qui tous les ans versent en liquide une coquette somme à l'État, pour éviter d'avoir des ennuis avec le FBI.

Je finis ma bière, il m'en passe une autre. On peut continuer comme ça pendant des heures. Entre nous, il n'y a jamais eu de silence gêné. Je bois, tout en écoutant Kennedy ronfler et crachoter.

— Quel dommage que ce soit toi qu'il ait appelé, soupire mon père.

— Tu n'avais qu'à pas lui donner mon numéro.

— Mais si, c'est mon fils. Tu n'étais pas obligé de lui répondre.

- Mais si, c'est mon frère.
- Je croyais que tu ne pouvais pas le supporter.
- C'est vrai.

Ça fait rigoler mon vieux. Je sais pourquoi. Il se dit qu'il a passé toute sa vie avec son père et ses deux grands frères, Mal et Grey. Ils ont vécu tous les quatre sous le même toit pendant un demi-siècle, et entre eux il n'y a jamais eu un mot de trop. C'étaient des associés, formés à opérer comme une bande de filous. Mon père s'est pris un jour une balle à la place de Mal. Il n'a perdu qu'un demi-centimètre du petit doigt de la main gauche, il a suffi de lui poser trois points de suture et c'est à peine s'il a saigné. Mais Mal lui doit la vie et lui en est toujours reconnaissant, même si ça remonte à plus de vingt ans.

Or il se trouve que je méprise mon frère depuis l'âge où j'ai commencé à marcher et lui à me faire tomber. Il se trouve qu'on ne s'est jamais rien dit de gentil. Il se trouve qu'on se bastonnait et qu'on valdinguait sur la véranda en s'injuriant. Il se trouve qu'on m'a sifflé et que j'ai rappliqué dare-dare à la maison.

La pluie fait déborder les gouttières, des paquets d'eau dégoulinent du toit. Il ne pleut jamais comme ça dans l'Ouest. Ça me manquait énormément, je l'avais oublié. C'est agréable d'avoir le visage aspergé de gouttelettes froides.

- Tu t'en sors bien ? me demande mon père.
- Ouais.
- Tu as l'air d'être en bonne santé. Je te trouve en forme. Tu as les cheveux un peu plus longs, ça te va bien. Il fait un peu sombre mais on dirait que tu es bronzé.

— Je travaille dans un ranch.  
— Quand tu étais gamin, tu répétais tout le temps qu'un jour tu en posséderais un.

— Je n'en suis pas le propriétaire.

Il hoche la tête.

— Tu rassembles des troupeaux de moutons, tu dresses des chevaux sauvages, tu fais franchir des cours d'eau au bétail ?

J'étouffe un soupir. Quand j'ai débarqué dans l'Ouest, je m'imaginai que j'allais voler des chevaux. Manger des haricots, assis devant un feu de camp. Devenir un as au rodéo. Je n'y connaissais rien. Je suis monté une fois sur un cheval sauvage, il m'a éjecté aussitôt et ça m'a valu une commotion cérébrale.

Reste que je regrette cette époque où je vivais dans l'ignorance.

Il continue à boire, un sourire plaqué sur les lèvres. Je me rends cependant bien compte qu'il m'examine, sans même tourner la tête. C'est comme un jeu pour lui, il est comme ça. On tourne autour des questions importantes, on s'y frotte, on les repousse. Le silence est plein de non-dits.

Il se doute bien que je n'ai pas oublié Kimmy et que je ne l'oublierai jamais. Il me console en silence. Dans le noir, j'entends son cœur battre la chamade.

— Ils t'embêtent, les journalistes ?

— Un peu, à cause de Collie et de son – il n'arrive pas à dire « exécution » – à cause de tout le cirque qu'on fait autour de lui. Ils arrivent en bande ; ceux de la 1, de la 7, de la 21, toutes ces camionnettes qui se garent devant la maison. Ils restent là, à manger des bagels et boire du café pour tuer le temps. Ils

mettent en faction la plus jolie fille avec un micro. Elle se pointe sur le perron et nous demande : « Qu'en pensez-vous ? » Elle nous demande ça comme si elle voulait vraiment le savoir, les yeux pleins de compassion. Et elle se lèche les babines en attendant la réponse.

— Et maman, ils l'ennuient ?

— Non, je veille au grain. Pour les avocats, je ne devrais pas leur claquer la porte au nez, mais si j'essaie de dire quelque chose, je raconte des idioties. Mal et Grey se débrouillent mieux que moi, ils répondent donc à notre place.

— Et les flics ?

— Comme d'habitude, ni plus ni moins. Tu te souviens de Gilmore ?

Je m'en souviens.

— Il vient toujours renifler par ici. Il s'assied et joue aux cartes, boit une bière ou deux.

— Vous le laissez gagner ?

— On le dépouille ! Remarque il s'en fiche un peu, il s'imagine apprendre des choses en essayant de repérer les astuces, comme lorsqu'on montre la quatrième carte en faisant croire que c'est la première, ou bien quand on se livre à une donne d'en dessous. Il ne nous pose quasiment plus de questions sur le butin de nos vols.

— Il croit te déstabiliser, rien qu'en se pointant, et en te rappelant qu'il y a toujours quelqu'un qui te surveille.

— Ça, je ne suis pas prêt de l'oublier.

— C'est pour lui une façon de s'en assurer.

— Il faut bien s'occuper, tous autant qu'on est. Il est passé inspecteur.

J'opine du chef. Gilmore a toujours voulu sa plaque. Même maintenant, il est normal qu'il vienne encore rôder. Si Collie a pu franchir la ligne rouge, je pourrais en être capable moi aussi. Il ne doit pas en fermer l'œil la nuit, et se demander si je ne suis pas quelque part en train de péter les plombs.

— Il te met la pression pour savoir où je me trouve ?

— Au début il insistait, juste après ton départ, mais on n'en est plus là. Il le demande au détour de la conversation, dans l'espoir que quelqu'un se trahisse : « Alors, comment s'en sort-il, Terrier ? Il vous a envoyé une carte à Noël, cette année ? » Ça s'arrête là. Je pense qu'il est tout simplement curieux. Sa femme l'a quitté, et elle a embarqué les mômes. Il a trop de temps libre, je ne sais pas ce qu'il en fait.

— Comment vont les autres ?

— L'état du Vieux Berger s'est détérioré.

Mon père ne montre pas son chagrin, mais je sens qu'il a le cœur gros.

— Le plus souvent, il ne reconnaît personne. Il ne parle quasiment plus, il regarde énormément la télé. C'est désormais ce qui occupe ses journées. Les dessins animés. J'espère que tu iras lui tenir compagnie, si tu en as l'occasion. Ça pourrait le sortir un peu de sa torpeur.

Je n'ignore pas que mon père est un homme subtil, tout en nuances. Il n'en a pas fini, mais il est superstitieux et ne veut pas qu'en parlant de certaines choses elles en viennent à se réaliser. J'attends. Il lui faut encore quelques minutes. Kennedy roupille et pousse des gémissements. Il se remet à pleuvoir, puis ça s'arrête.

— J'ai l'impression que tes oncles sont légèrement atteints, à leur tour, par Alzheimer. Je les ai surpris deux ou trois fois dans le jardin, en pleine nuit, l'air hébété, comme s'ils faisaient une crise de somnambulisme.

Il faut que j'y aille. Je me lève, pose la main sur la balustrade, qui a été refaite, et penche la tête en avant, pour que la pluie me tombe sur la nuque. Je n'arrive pas à imaginer Mal et Grey en train de regarder des dessins animés, la bave aux lèvres, incapables de sortir des blagues ou de battre les cartes, de les couper dix-huit fois en dix secondes et d'arriver malgré tout à sortir quatre as d'en dessous du jeu. Peut-être y parviendraient-ils encore, même s'ils n'étaient plus en mesure d'articuler une phrase cohérente.

J'ai beau adorer mon grand-père, son état physique me terrifie, ce qui m'amène à réagir avec un certain égoïsme. Je n'ai pas envie de me dire que je suis génétiquement prédisposé à perdre la tête. Je n'ai pas envie de penser que je risque de terminer un jour comme papy, tout comme je n'ai pas envie de croire qu'il y a des chances que je finisse comme mon frère.

Je me retourne.

— Dale s'en sort bien, à l'école. Elle passe beaucoup de temps à faire du théâtre. Elle est toujours en train de répéter à la maison, elle prend l'accent d'une fille de bonne famille du Sud et joue *La chatte sur un toit brûlant* ou bien *Un tramway nommé désir*. Tes oncles s'y mettent, eux aussi. Mal reprend le rôle de Paul Newman, Grey celui de Marlon Brando. Ils se baladent, demandent à boire de la citronnade et se tapotent le front en déplorant la chaleur accablante du Sud. Elle a ça dans le sang. Elle n'arrête

pas de prendre le train pour aller à New York voir des spectacles à Broadway, ou dans des petites salles du coin. Elle aime tout particulièrement Ibsen et Albee, ce qui à mon avis est étonnant pour son âge.

Ibsen, Albee et Tennessee Williams... L'eau a coulé sous les ponts, depuis le temps où je lui lisais ses histoires de vampires !

— Tu dois être fatigué. Rien n'a bougé, dans ta chambre, depuis ton départ.

C'est ce que j'escomptais.

— Je te dis à demain matin, papa.

— Bonne nuit, Terry.

Je m'apprête à rentrer, mais me retourne avant que la porte à moustiquaire se referme derrière moi.

— Es-tu déjà allé le voir ?

— Non. Ni personne d'autre ici.

Sa voix trahit une détermination inébranlable.

— Je ne le permettrais pas, ajoute-t-il. Tu le comprends, hein ?

Je sais ce qui m'a incité à rendre visite à Collie, mais je ne suis pas certain de saisir ce qui en empêche ceux qui vivent sous ce toit.

— Bien sûr, je réponds.

Je rentre et me déplace en silence dans l'obscurité de la maison, comme je l'ai fait chez le gardien de prison, en ayant l'impression étrange de refréner mon excitation pour rester maître de moi-même. Je monte l'escalier en catimini et me glisse dans ma chambre.

Mon vieux ne plaisantait pas, ma chambre est restée dans le même état qu'auparavant, on n'a touché à rien, sinon pour y donner un coup de plumeau de temps en temps. Je vais voir plusieurs caches, retrouve mes vieux instruments de cambrioleur, ainsi que deux

ou trois liasses ; au total il y en a pour trois mille dollars. Je compte les billets. Ils sont quasiment neufs, ils datent d'un an ou deux. Quelqu'un a découvert mon fric, l'a embarqué, puis l'a remplacé. À coup sûr, tout le monde ici sans exception l'a examiné.

Il est bien de savoir que l'on continue dans la famille à respecter quelques principes, le plus important étant qu'on ne se vole pas entre nous.

Je m'allonge sur le lit, écoute la pluie et tâche de faire le vide dans mon esprit. Peine perdue. Je me retourne, ouvre le tiroir de la table de nuit. C'est un endroit trop banal pour que l'on vienne y chercher quelque chose de valeur.

Je sors la dernière photo sur laquelle on nous voit ensemble, Kimmy et moi. Elle a été prise à Jones Beach. Je souris parce que je suis avec elle. Je souris parce que l'on a renoncé à me poursuivre une fois encore pour cambriolage, faute de preuves concluantes. Je souris parce que la veille au soir j'ai piqué mille dollars chez Gilmore, pendant que sa femme et ses enfants étaient au cinéma. Il se croyait malin, de planquer du fric non déclaré sous une vieille boîte de céréales. Il faut toujours regarder la date de péremption.

Sur le cliché on est heureux. Il est question qu'on se marie. La dureté, c'est surtout dans le regard de Kimmy qu'elle se lit. Encore quinze jours et elle va faire une fausse couche, ça réveillera de vieux souvenirs et on se séparera. Encore quinze jours avant qu'on retrouve Collie en train d'écluser de la bière à l'Elbow Room, un petit rade, après avoir tout mis à feu et à sang sur son passage.

À mon réveil, je vois ma mère me regarder, assise au bord du lit, une main posée sur mon cœur. C'est une de ses mauvaises habitudes.

Le store laisse filtrer la lumière du matin. Ébloui, je cligne les yeux à deux reprises, elle est là, un léger tic au coin des lèvres, ses yeux noisette portant sur moi un regard intense, empreint d'un soupçon de gravité. Quand j'étais petit, ça me rassurait. Par la suite, c'en est venu à me faire un peu peur. Désormais, c'est l'un et l'autre.

Son pouls répond au crépitement de mon cœur. Notre sang, qui déferle et clapote, crée un drôle de bruit interne. Elle change de position et glisse deux doigts sur ma touffe grise.

— Tu tiens ça de mon côté, observe-t-elle en secouant ses cheveux – elle a recours à une espèce de teinture qui rend les mèches rouges.

Je n'ai jamais vu personne de sa famille d'origine. Il semblerait qu'une fois que mon père et elle ont commencé à avoir une relation suivie ses parents lui aient demandé quel genre de garçon il était. Elle leur a dit la vérité. Ils lui ont aussitôt interdit de le

fréquenter. Elle est revenue une dernière fois chercher ses affaires, et a pu constater que l'on avait retourné ses photos à l'envers, face au mur...

Elle ne parle jamais d'eux, sauf pour faire allusion à cet épisode.

Je m'aperçois, non sans surprise, que je ne connais même pas son nom de jeune fille. Je me suis toujours demandé pourquoi elle avait répondu franchement, au lieu de mentir sur la nature des activités de mon père. Serait-ce parce qu'elle savait qu'on découvrirait tôt ou tard le pot aux roses ? Parce qu'elle imaginait que le jour de Thanksgiving, alors que tout le monde chez elle serait attablé pour manger la dinde et que l'on viendrait de faire passer la purée, les flics opéreraient une descente ? Que ses parents, la bouche pleine de maïs et d'ignames, se retrouveraient collés au mur, qu'on les fouillerait, qu'on leur flanquerait des coups de matraque dans les reins et qu'on leur mettrait les menottes : « Pas un geste, ordure ! »

Ma mère reste superbe, même à cet âge que l'on qualifie souvent de « mûr ». Malgré des lèvres et un menton un peu moins fermes elle est encore ravissante, toujours prompte à sourire et à vous mettre du baume au cœur.

— J'étais au collège quand j'ai découvert mes premiers cheveux blancs. Je n'ai eu de cesse de les arracher. Ma mère en trouvait partout dans la maison et me disait : « Il est pire d'être chauve, Ellie, que d'avoir une tignasse argentée. »

Elle enroule encore des cheveux à moi autour de ses doigts.

— Ça te va bien, Terry, ça te donne du caractère. Si tu as faim, je te prépare quelque chose.

J'aurais bien mangé un bout, mais je lui fais signe que non. Ça ne m'a pas détendu de dormir, j'ai envie de me défouler un peu.

— Il est tôt.

On parle à voix basse.

— Je voulais passer te voir.

— Tu devrais retourner dormir.

— Toi aussi.

— J'ai l'habitude de me lever de bonne heure.

— Moi aussi. Il faut que j'aïlle voir ce que devient papy. Il lui arrive de se réveiller tôt, dans ce cas il s'assied et regarde droit devant lui, en attendant qu'on lui allume la télé. Des émissions pour enfants, tu te rends compte ! Il se fâche quand c'est autre chose, mais si tu lui mets des dessins animés, ça le calme.

— Il va si mal que ça ?

— Les médecins ne peuvent pas grand-chose. Son Alzheimer est trop avancé.

Elle hausse les épaules, geste souple et gracieux.

— En plus de sa balle dans la tête.

— Ah oui...

Mon grand-père avait seize ans quand il s'est pris une balle à l'arrière du crâne, qu'on n'a jamais extraite. On sent l'orifice d'entrée, car à cet endroit l'os ne s'est jamais complètement ressoudé. À sa demande, tout le monde a pu le vérifier au moins une fois. Le premier jour où Kimmy m'a suivi à la maison, elle a souri, appuyé un ongle sur le trou foré par la balle et déclaré : « Si vous avez de vilaines pensées à mon égard, Vieux Berger, je le sentirai. »

Il assurait que ça ne lui avait jamais posé de problèmes avant qu'il arrive à la soixantaine et

commence à avoir des maux de tête. Par la suite ça s'est aggravé, jusqu'à ce qu'il en vienne à dépérir et à perdre la boule. Quand je suis parti, il commençait à avoir des absences et à être somnambule.

— Je suis contente que tu sois revenu, me dit ma mère. Tu m'as manqué. Je regrette cependant que ce soit dans des conditions pareilles...

Elle ferme les yeux et remue les lèvres en silence, jusqu'à ce qu'elle retrouve sa voix :

— Je regrette que ce soit à cause de lui.

— Ce n'est pas grave.

— Si. Il n'aurait pas dû... il... il...

Elle reprend son souffle, les larmes lui viennent aux yeux et en soulignent les taches jaunes.

— Il y a des moments où je n'éprouve pour lui que de l'aversion. Je repense à ce qu'il a fait, à ce qui est arrivé, et j'aimerais... j'aimerais qu'on règle ça en vitesse. Ensuite, je me culpabilise d'avoir des idées pareilles, je me rappelle que c'est mon fils, que je l'aime et voudrais le sortir de là et l'avoir de nouveau à la maison, avec vous tous, et je me dis, je me dis...

Ses traits se durcissent.

— C'est exclu, et tant mieux. Je suis contente qu'on n'en parle pas, même si ça nous ferait du bien, surtout à ton père. Il t'a posé des questions ?

— Non.

— Alors, je ne te demanderai rien moi non plus.

— Tu peux.

— Non, je ne vais pas te forcer. Tu es comme nous tous, tu n'arrives pas à en parler. Je serais parfois prête à me couper un bras pour que l'un d'entre vous sorte de son silence pendant un quart d'heure.

- Écoute-moi, maman.
- Je me force à articuler.
- Il voulait, Collie...
- Chut... ce n'est pas grave. Maintenant que tu en as fini avec lui, tu peux...
- Je n'en ai pas fini. Il veut me revoir.
- Pour quoi faire ?
- Il a encore des choses à me dire.
- Ne l'écoute pas.
- Il le faut bien.
- Non, au contraire.
- Si, j'y suis obligé.
- Pourquoi ?

Il n'est pas possible d'aborder le sujet, puis de se taire. On ne peut pas se contenter d'une explication partielle, ne démêler qu'un fil de l'écheveau. La petite fille, l'adolescente étranglée, les nuits blanches, les kilomètres parcourus...

Ma mère m'aime cependant assez pour ne pas escompter une réponse.

- Je comprends, dit-elle.
- Ce n'est pas uniquement à cause de Collie. N'importe comment, il était temps que je revienne.
- Pour Kimmy.
- Je n'en sais rien.
- Mais si.

Possible. J'ai envie de lui demander si elle l'a vue, si elle a des nouvelles d'elle et de sa famille ; ce qu'elle fabrique, si elle est mariée, si elle est toujours dans l'État de New York. Ça m'opprime de songer à tout ce que j'ai envie de savoir et qui reste en suspens.

Sauf que ma mère a raison. Si j'ai des cheveux

blancs, je tiens ça d'elle, tandis que c'est auprès de mon père que j'ai appris à rester froid et silencieux devant ce qui revêt de l'importance. C'est ainsi que j'ai perdu Kimmy.

Pendant que j'essaie de composer avec mon mutisme, ma mère me dépose une bise sur le front et quitte la pièce.

J'ai désormais l'habitude de travailler et de me dépenser physiquement. Comme je suis sur les nerfs et que je ne tiens pas en place, je décide d'aller faire du jogging. Il y a dans le placard un vieux survêtement et de vieilles baskets. Je les mets. J'ai forcé, tout cela me serre, mais ce n'est pas très grave.

Je descends, et j'ai comme l'impression de revenir au bercail. Dans dix minutes, ce sera comme si je n'étais jamais parti.

Voilà quatre générations que ma famille habite cette maison. On en a entamé la construction à l'époque de mon arrière-grand-père et de ses frères, architectes et menuisiers de talent, mais voleurs minables qui multipliaient les séjours en taule. Comme ils se faisaient souvent piquer et incarcérer ensemble, ils ont mis un temps fou à réaliser la charpente du toit. Les travaux se sont terminés quelque dix ans plus tard, avec l'aide de mon grand-père et de l'un de ses frères, qui savaient maintenant comment éviter de se retrouver au trou.

Ils ont acquis l'équivalent de trois terrains, de sorte que notre plus proche voisin réside à quatre cents mètres de là, en suivant la route. On n'en a défriché qu'une partie modeste, l'autre restant à l'abandon, envahie par les arbres et les broussailles. Dans notre enfance on allait y camper, mon copain

Chub Wright et moi, discuter poursuites en voiture et films d'action, en écoutant mes oncles aller et venir dans la baraque et décharger de la marchandise après minuit.

À moins d'être un braqueur hors pair qui se ramassait des millions de dollars, il était quasiment inouï, dans le milieu, de posséder une baraque. D'ordinaire, les voleurs ne tenaient pas en place, à cause de la nature de leurs activités. Recherchés dans un État, ils s'enfuyaient dans un autre. Si les condés leur tombaient dessus, ils s'en allaient alors sous des cieux plus cléments. Ils ne s'installaient jamais. Sauf nous. Ça rendait la situation quelque peu équivoque. Tous les flics nous connaissaient. Déguisés en représentants de commerce, des journalistes sonnaient à la porte pour soi-disant nous vendre du savon ou des aspirateurs, des caméras planquées dans leur mallette. On les repérait à des kilomètres.

Il y a aussi une autre raison qui explique que la construction ait duré si longtemps : la maison en elle-même tient du tour de magie. À moins de la connaître parfaitement, on n'imagine pas le nombre de vides sanitaires, de pièces secrètes, de celliers agrandis et de greniers qu'elle abrite. On peut arracher des pans entiers de parquet, mais encore faut-il savoir où se trouvent les mécanismes de verrouillage. Les murs coulissent, on découvre alors des escaliers qui permettent d'accéder à des locaux encastrés, situés deux ou trois mètres plus haut. Inutile de donner des coups de marteau pour essayer de repérer un endroit qui sonne creux, car ces espaces supplémentaires sont remplis à craquer de trophées, et

cela parfois depuis un demi-siècle. Dans les années cinquante, mon grand-père et ses frères ont piqué plein de trucs qu'ils n'ont pas réussi à fourguer. On ne se débarrasse cependant jamais d'articles volés, on les vend, on les planque ou on les garde. Quand on vient d'une famille d'escrocs, d'arnaqueurs et de monte-en-l'air, ça signifie qu'un butin considérable vous reste sur les bras : vieilles machines, pièces détachées de vélo, tourne-disques cassés, platines de magnétophone huit pistes, antiques télés qui ont perdu leur tube cathodique, meubles, couverts ne valant pas un clou et quantité de cochonneries dont je ne sais même pas à quoi elles ressemblent.

Sous le séjour où mon grand-père passe ses journées dans son fauteuil, tranquille, face à des personnages de dessins animés qui se tapent dessus à coups de poêle à frire, se trouve une cachette renfermant un véritable bric-à-brac de curiosités, dont certaines sont là depuis plusieurs dizaines d'années. Mon père a toujours adoré les bibelots et les gadgets dont il pensait qu'ils avaient une histoire intéressante. En plein milieu d'un cambriolage il embarquait des babioles esquintées, des casse-noisettes aux articulations défectueuses, des briquets Zippo éraflés, des boîtes à musique sur lesquelles dansent des petits personnages fissurés, des poupées en porcelaine ébréchées, ainsi que de vieux outils dont il n'imaginait pas à quoi ils pouvaient servir. Éprouvant un respect quasi religieux pour les mains, il ne résistait pas devant ce qui donnait l'impression d'avoir été caressé, cajolé ou utilisé à bon escient.

Je mesure tout ce qu'il peut y avoir d'ironique à voir un homme ne servant plus à rien camper

au-dessus d'objets volés et inutiles eux aussi. Je me dis que mon grand-père s'en rendrait compte lui aussi s'il retrouvait sa lucidité. Il a les mains qui tremblent et se contractent, alors même qu'il ne quitte pas la télé des yeux.

Ma mère arrive avec un bol de flocons d'avoine.

— Tu veux lui donner à manger ? me demande-t-elle.

— Non.

Elle s'assied sur la causeuse et s'en charge. J'observe, debout auprès de l'épaule de mon aïeul. Elle débite des plaisanteries enfantines, sans obtenir aucune réaction. Pendant les pubs son menton s'affaisse, il baisse les yeux et se laisse choir en avant. Quand on en revient aux dessins animés il se redresse un peu sur son siège, émet des bruits voisins du rire.

Je supporte cette scène aussi longtemps que possible, puis décide de m'en aller. Je fais deux pas et m'aperçois qu'il s'est passé quelque chose, mais quoi ? Je me retourne, le Vieux Berger n'a pas changé, il continue à émettre des bruits, un peu plus fort toutefois. Je regarde par terre, j'examine la pièce, puis je glisse la main dans ma poche. Mon portefeuille a disparu.

Il a beau être atteint d'Alzheimer et de Parkinson, mon grand-père reste toujours un pickpocket génial. Je mets une minute à retrouver mon portefeuille caché dans les replis de sa robe de chambre. Il n'a donc pas complètement perdu la boule.

— Bien joué, papy, lui dis-je.

Mais on diffuse une pub et il est avachi sur son siège, comme un pantin désarticulé.

Je m'éloigne d'un pas vif dans l'allée, un Kennedy pataud se lance alors à ma poursuite. Je reviens en vitesse lui chercher sa laisse. Je ne sais pas si ses pattes vont tenir le coup, mais j'ai seulement l'intention de faire quelques kilomètres. Je n'ai pas la prétention de vouloir aller où que ce soit, sinon peut-être chez Kimmy.

On relève quelques changements dans le secteur. De nouveaux lotissements ont vu le jour, et deux ou trois centres commerciaux s'étirent désormais au bord des routes. Nous longeons l'Old Autauk Highway, qui traverse quelques petits quartiers au bord de la baie, puis nous contournons Autauk Park et le lycée où j'ai fait mes études. On remonte ensuite vers le nord, en suivant pendant trois kilomètres les sentiers qui courent toujours autour de la fac de Shalebrook. Je constate qu'un nouveau bâtiment se dresse sur le campus, on dirait une aile consacrée aux disciplines scientifiques. On a ajouté au pont reliant la cité universitaire à la bibliothèque un atrium vitré et voûté qui enjambe la voie bordée d'espaces verts.

Une fois à Shalebrook, Kennedy prend le temps

« Un roman policier parfait : un univers cohérent, des personnages captivants, et, par-dessus tout, une formidable histoire. »

LEE CHILD

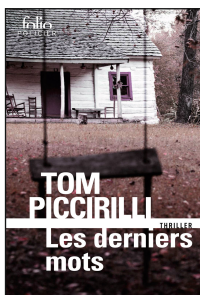
## Les derniers mots

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ÉTIENNE MENANTEAU

Élevé dans une famille de voleurs et d'arnaqueurs, Terrier Rand a choisi de s'en éloigner après un massacre perpétré par son frère Collie. Ce jour-là, huit personnes avaient péri sans raison apparente. Cinq ans plus tard, à quelques jours de son exécution, Collie reprend contact avec Terry. Il jure qu'il n'est pas responsable de la mort d'une des victimes et que le véritable meurtrier court toujours. Malgré ses doutes, Terry décide d'enquêter sur ce qui est réellement arrivé le jour de la tuerie. Évoluant sur le fil du rasoir qui sépare la fraternité de la haine, la loyauté de la trahison, Terry va devoir explorer des secrets de famille profondément enfouis...

## TOM PICCIRILLI

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, quadruple lauréat du prix Bram Stoker, Tom Piccirilli s'est surtout illustré dans le domaine du fantastique et de l'horreur. Avec *Les derniers mots*, il a confirmé qu'il excellait également dans l'univers du thriller.



**Les derniers mots**  
**Tom Piccirilli**

Cette édition électronique du livre  
*Les derniers mots* de Tom Piccirilli  
a été réalisée le 3 juin 2019 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072841088 - Numéro d'édition : 347686).  
Code Sodis : U23764 - ISBN : 9782072841125.  
Numéro d'édition : 347690.